

navire." Mais frère Jean, innocent et simple, ne voyant pas de bateau : " Dans quelle barque passerons-nous, père, dit-il, si l'autre est partie ?—Le Seigneur nous a pourvus, répondit-il, d'un autre bon navire plus sûr encore, sur ce manteau," qu'il s'apprêta à étendre sur la mer. Frère Jean sourit. Mais Paul, plus sage, ne fit point difficulté du miracle que le Saint lui annonçait. Et, avec sa simplicité accoutumée, il dit : " Passons au moins sur mon manteau, qui nous soutiendra mieux parce qu'il est plus neuf, et moins rapiécé que le vôtre." A la fin, notre Saint étendit son manteau sur les eaux, les bénit au nom de Dieu, et puis levant un coté de ce même manteau comme une basse voile soutenue par son bâton en guise de mât, il monta avec ses compagnons sur ce miraculeux canot, et fit voile à la grande stupeur de ceux d'Arena, qui regardant du rivage comme rapidement il parcourait les eaux, criaient, pleuraient et battaient des mains ; comme aussi les mariniers de la barque et son dur patron, qui, lui demandant pardon de son refus, l'invitait à monter avec lui. Mais Dieu qui, pour la glorification de son saint nom, voulait manifester avoir soumis à l'empire de notre saint non-seulement la terre et le feu, mais encore les eaux, lui fit refuser ses offres, et le fit arriver au port avant la barque du patron."

Le Saint-François de Paule est une œuvre très belle, conçue à la façon de Rembrandt. Chez l'auteur, il produira peut-être un effet analogue à celui de la *Ronde de nuit*. L'impression git dans la couleur plutôt que dans la ligne ; mais entre dessinateurs et coloristes, qu'ils soient peintres ou musiciens, car l'art est UN, je ne me permets pas de décider.

L'idylle chrétienne de saint Fran-

çois d'Assise, prêchant les petits oiseaux, est remplie de délicatesses infinies. C'est un contraste parfait avec l'œuvre précédente. Autant la première était sombre et tourmentée (le sujet l'exigeait), autant l'autre a de grâce et de suavité. Au-dessous du babil des petits oiseaux, la voix du saint se prononce avec une gravité et une onction suprêmes.

J'aurais voulu revoir Liszt pour lui faire compliment sur ces deux beaux morceaux ; mais les destins et les artistes sont changeants. Je l'ai manqué, ou plutôt il m'a manqué... d'un quart d'heure. Je n'ai donc pu lui dire adieu, et d'ici à quelque temps je n'espère pas revoir ce grand artiste, qui a toujours rencontré en moi un de ses plus fervents défenseurs.

J'ai écrit sur la messe sans paroles de M. d'Ortigue, pour violon, violoncelle, piano ou orgue (il y a de cela peut-être un an), un article où j'insistais sur le sentiment exquis de tendresse chrétienne qui règne dans cette œuvre. Mais, ô lecteur *immemor* ! (j'en reste là de mon latin, et pour cause), oublieux de tout ce que j'ai pu écrire ! Peut-être n'en as-tu pas même conservé l'ombre d'un souvenir !

" Je l'ai dit mille fois, je veux le répéter..."

Cette messe a fait un extrême plaisir. Elle a été dite avec une onction infinie par des artistes dont le nom tombe si volontiers sous ma plume : MM. Holmes, Lasserre et de la Nux. (Oh ! celui-là ! que j'ai été ingrat envers lui ! Qu'il a de talent, et comme je le dédommagerai l'année prochaine !) Le public paraissait ravi ; et Berlioz, notre grand maître, donnait souvent le premier le signal des applaudissements. La messe de M. d'Ortigue écrite dans des conditions de sim